

L'OUTRE-NOIR : SACRE DE L'ABIAME

Atelier Fusianima



L'OUTRE-NOIR : SACRE DE L'ABÎME

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Extraction des Boues	4
Chapitre 2 : L'Atelier des Cendres	7
Chapitre 3 : L'Hémorragie de la Mémoire	10
Chapitre 4 : La Peau comme Toile	14
Chapitre 5 : Le Paradoxe du Regard	17
Chapitre 6 : Turpentine et Sueur Froide	20
Chapitre 7 : L'Iconoclastie Viscérale	23
Chapitre 8 : L'Érosion Spectrale	27
Chapitre 9 : Le Goût du Métal	30
Chapitre 10 : La Membrane du Néant	33
Chapitre 11 : L'Incision de la Vérité	36
Chapitre 12 : L'Agonie de l'Indifférence	40
Chapitre 13 : Le Sanctuaire des Mutilés	44
Chapitre 14 : L'Écorchure Ultime	48
Chapitre 15 : Le Noir Absolu	51

Chapitre 1

L'Extraction des Boues

L'air n'était plus qu'une vapeur de goudron froid. La cité-labyrinthe, cet intestin de pierre et de rouille, se contractait autour de mes poumons, m'injectant sa bile de pétrole. Ici, au fond des boyaux désertés, la boue n'était pas de la terre, mais un amalgame de scories industrielles et de chairs décomposées par l'acide. Mes mains plongeaient dans cette masse visqueuse, cherchant la résistance d'un os, la tiédeur d'une peau encore capable de tressaillir. Je ne venais pas pour sauver Dorian ; on ne sauve pas un astre noir qui a choisi de s'éteindre, on le déterre pour en extraire la substance, pour piller la noirceur qu'il projette encore sur le monde.

Le sol a cédé. Sous mes doigts gantés, une épaule d'ivoire a émergé, souillée par des traînées de Noir d'Abyse — ce pigment maudit qui semblait dévorer les photons. Dorian était là, encastré dans la matrice de la ville, tel un fossile de beauté condamné. Ses paupières vibraient, trahissant l'agonie d'un esprit piégé dans les replis des sédiments. Il n'était pas un homme à cet instant, il était ma matière première, mon futur chef-d'œuvre, le pigment vivant que j'allais broyer pour saturer mon propre vide.

Je passai ma main sur sa tempe, écartant une mèche saturée d'humidité grasse. Au contact de sa peau, une décharge de chaleur brutale a traversé mes phalanges, une brûlure si intense que j'aurais dû reculer. C'était la morsure de la propriété. J'aimais cette douleur ; elle confirmait que la frontière entre nous s'effritait, que sa chair répondait à la mienne par une hostilité familière. Mon esprit dérivait vers l'Atelier des Cendres, imaginant déjà comment j'allais l'étaler sur mes toiles de cuir, comment chaque cri qu'il pousserait deviendrait une nuance chromatique plus profonde que le désespoir.

— Tu m'appartiens désormais, murmurai-je contre son oreille.

Il a ouvert les yeux. Ce n'était pas le regard d'un rescapé, mais celui d'une bête qui reconnaît son bourreau et décide de s'y soumettre pour mieux l'empoisonner. Ses lèvres se sont entrouvertes, laissant s'écouler un filet de liquide sombre, un baiser de mélasse qui a scellé notre pacte dans le silence de la fosse.

Je l'ai agrippé sous les aisselles, mes muscles craquant sous l'effort alors que je l'extrayais de la vase. La cité semblait retenir sa proie, les racines de métal s'accrochant à ses flancs comme des doigts possessifs. C'était un accouchement inversé où la mère-machine refusait de rendre son enfant spectral. Chaque centimètre gagné était une déchirure dans la trame du labyrinthe. Quand son corps fut enfin libre, gisant sur le béton suintant, il paraissait plus lourd que le plomb, une masse de silence capable d'écraser le sol sous son simple poids de détresse.

Je marquai une pause. Le tumulte de l'extraction s'effaça derrière le rythme lent de ma propre respiration. Autour de nous, la ville s'était tue. L'huile coulait le long des parois avec un clapotis hypnotique, régulier comme un métronome de cuivre. Je restai immobile, agenouillée dans la crasse, observant la manière dont la lumière de ma lampe torche mourait en touchant son torse. Le silence devint une chape d'humidité grasse. Je pris le temps de compter les battements de son cœur, visibles sous la peau fine de son cou, une pulsation erratique qui luttait contre l'engourdissement du froid. Rien ne bougeait, hormis les reflets irisés du pétrole à la surface des flaques. C'était la stase, ce point de bascule où l'objet n'est plus tout à fait une chose et pas encore une œuvre. Je savourai l'odeur du soufre et de la vase, laissant le calme s'installer avant la prochaine étape de la mutilation.

Je passai une sangle de cuir brut autour de son torse, serrant jusqu'à ce que la marque rouge souligne l'arête de ses côtes. Sa respiration n'était qu'un sifflement de machine enrayée. Je ne cherchais pas à le soulager ; chaque spasme de ses muscles sous ma

poigne était une preuve que cette chair acceptait enfin la morsure de mon autorité. Je commençai à le traîner vers la rampe d'accès. Le bruit de son corps frottant contre le métal rouillé était une mélodie brutale, un crissement de dents qui me parcourait l'échine comme une caresse abrasive.

Soudain, sa main se referma sur mon poignet. Une violence inouïe. Ce n'était pas la main d'un homme qui appelle à l'aide, c'était la griffe d'un parasite qui s'arrime à son hôte. La chaleur qui irradiait de sa paume était désormais une fournaise, une brûlure qui semblait marquer mon os d'un sceau indélébile. Ses yeux ne s'ouvrirent pas, mais un sourire cruel étira ses lèvres gercées, comme s'il devinait déjà le désastre que j'invitais dans mon antre. Je ne reculai pas. J'appuyai mon autre main sur son visage pour forcer sa tête en arrière, acceptant l'infection, dégustant le poison qui coulait de ses doigts vers mon cœur.

Le Noir d'Abyssie n'attendait qu'une seule goutte de mon sang pour achever sa métamorphose. Nous étions désormais deux prédateurs enchaînés dans une étreinte de boue, et je ne le lâcherais pas avant d'avoir épuisé jusqu'à la dernière nuance de son ombre.

Chapitre 2

L'Atelier des Cendres

L'air dans l'Atelier des Cendres empestait le fer et la vieille graisse, une lourdeur qui s'insinuait sous les ongles et tapissait le fond de la gorge comme un suintement de goudron. Sous la verrière encrassée, où la lumière de la ville-dédale s'éteignait en traînées jaunâtres, Léna ne peignait pas ; elle dépeçait la clarté. Ses mains, maculées jusqu'aux poignets d'une pâte qui dévorait le moindre reflet, s'agitaient au-dessus d'un mortier avec une régularité de métronome. Chaque mouvement du pilon écrasait la roche, transformant le minéral en une boue visqueuse, une matière affamée, prête à engloutir la toile qui attendait, béante, sur le chevalet.

Dorian se tenait dans l'ombre, sa silhouette oscillant comme une interférence. Il sentait l'étau de son propre silence se resserrer à mesure que le pigment s'épaississait. Chaque grain de ce noir absolu qui s'affinait sous les doigts de la jeune femme agissait comme un crochet planté dans sa chair. Être regardé par Léna n'était pas une reconnaissance, c'était une écorchure. Ses secrets les plus enfouis remontaient à la surface de sa peau, prêts à être récoltés par cette prédatrice du sacré. Il aurait dû fuir ce sanctuaire de poussière, s'évaporer dans les ruelles humides où l'anonymat protégeait encore les hommes, mais une soif toxique le clouait au sol. Il ne subissait pas cette agonie : il la désirait. Il restait là, pétrifié par la beauté obscène de sa propre fin, attendant que Léna vienne enfin puiser en lui.

Le pigment commença à palpiter. Ce n'était pas une illusion, mais un tressaillement viscéral de la matière, une membrane sombre qui cherchait à s'étendre au-delà des bords du mortier. Léna inclina la tête, une mèche de cheveux collée par la sueur contre sa tempe. Ses yeux — des puits de verre froid — se fixèrent sur le battement de la couleur. Elle ne cherchait pas l'art, elle traquait la vibration de l'effroi, ce point

précis où la vie renonce à elle-même pour devenir une trace indélébile. À cet instant, Dorian n'était plus un homme pour elle, mais une ressource, une veine de vérité pure qu'elle s'apprêtait à inciser pour nourrir son œuvre.

Un froid de métal mordit les vertèbres de Dorian lorsqu'il croisa ce regard qui ne demandait rien, mais qui siphonnait tout. Il comprit, avec une clarté qui lui déchira le cœur, que les pinceaux de Léna n'étaient pas des outils de création, mais des scalpels. Elle n'était pas une artiste, elle était une équarrisseuse de conscience, une ouvrière de la chair spirituelle préparant son étal. La ville pouvait bien continuer de digérer ses habitants dans un fracas de rouille, ici, dans le silence étouffant de l'atelier, le véritable crime s'accomplissait : la transformation d'une âme en une simple nuance de peinture.

Elle se leva, une tache de pigment barrant son front comme une onction funèbre, et fit un pas vers lui. Le béton craqua sous ses bottes, un bruit sec qui résonna dans le vide de la pièce. « Tu sens ? » murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle chargé de la promesse d'une annihilation délicieuse. Elle tendit sa main gantée de ténèbres. Dorian ne recula pas. Chaque instinct de survie hurlait, mais il resta immobile, volontairement offert. Pour exister dans l'univers de Léna, il acceptait de n'être plus qu'une ombre, une tache de douleur figée dans l'éternité d'un chef-d'œuvre maudit.

L'index de Léna, maculé de cette substance qui semblait dévorer l'air, s'arrêta contre la tempe de Dorian. Là, une veine battait avec une régularité presque insultante. Le noir ne se contenta pas d'effleurer sa peau ; il s'y engouffra avec une avidité minérale, cherchant la chaleur du sang. Dorian sentit une brûlure glacée se propager le long de ses nerfs, une morsure qui revendiquait chaque pore de son être. Ce n'était pas une caresse, c'était le sceau d'une propriétaire marquant son bétail avant l'abattage.

Il ferma les yeux, mais le vide qu'il trouva derrière ses paupières était moins profond que celui que Léna lui injectait. À l'intérieur de sa poitrine, l'écho de la cité-labyrinthe s'étouffait, remplacé par le bourdonnement sourd du pigment qui colonisait ses pores.

Son visage devenait une topographie de l'oubli. Il se demanda s'il serait définitivement exilé dans cette dimension d'encre où Léna régnait en boucher souverain. Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme des usines environnantes, un silence de cathédrale profanée où le seul dieu restant était la volonté de cette femme de le transformer en une relique.

Léna pencha son visage vers le sien, inhalant l'odeur de peur et de soufre qui émanait de lui. Ses pupilles étaient dilatées par l'extase d'un anatomiste devant une plaie ouverte. Dorian n'était plus qu'une architecture de chair à déconstruire. Elle ne cherchait pas son amour, elle exigeait sa permanence, quitte à ce que celle-ci soit gravée dans sa destruction. Elle pressa davantage son doigt, forçant Dorian à basculer la tête en arrière contre le montant froid d'un chevalet, l'immobilisant dans une posture de martyr.

« Ne bouge plus, Dorian », souffla-t-elle, et l'ordre résonna comme une sentence de mort. « Si tu t'évapores maintenant, je n'aurai plus assez de ce noir pour recouvrir le vide que tu vas laisser. »

Le pigment palpita contre son front, une membrane vivante respirant à l'unisson de son propre cœur défaillant. Dorian comprit que la survie n'était plus une option. Être la muse d'un boucher exigeait un sacrifice total : il acceptait de devenir la tache, le pigment pur, afin que dans mille ans, sous les décombres de la cité, on puisse encore deviner la forme de son agonie à travers la main souveraine de Léna. Il était le Gardien de l'Oubli, mais sous la caresse de cette prédatrice, il devenait le monument de sa propre fin, une nuance d'abysse enfin immortalisée.

Chapitre 3

L'Hémorragie de la Mémoire

L'humidité de l'Atelier des Cendres ne ressemblait pas à de l'eau. C'était une sueur de bitume, une exsudation lourde qui percutait les dalles dans un silence de caveau. Léna filtra l'air rance à travers ses dents serrées. Face à elle, Dorian s'effaçait. Sa silhouette se délavait dans la pénombre grasse du laboratoire. Il ne bougeait plus. Il attendait le choc.

Elle trempa son pinceau dans le Noir d'Abyse.

Le pigment n'était pas liquide. Il pulsait. C'était une substance visqueuse qui dévorait la lumière du godet d'obsidienne. Léna ne peignait pas ; elle pratiquait une ponction sur l'invisible.

— Regarde-moi, Dorian.

Sa voix était un froissement de soie déchirée.

— Ne ferme pas les yeux. Si tu disparais, je veux que ce soit dans mes pupilles.

Dorian tressaillit. Sa peau, d'une pâleur de linéul, s'effritait par plaques. Dessous, des filaments d'argent et de vide s'agitaient. Chaque seconde lui coûtait une agonie. Il l'offrait à Léna comme un amant offre des fleurs pourries. Il ouvrit la bouche. Aucun son. Seul un air glacé fit frissonner les toiles suspendues.

Léna posa la première touche.

Le contact du pinceau fut un coup de poignard. À l'instant précis où la teinte marquait le lin, Dorian poussa un gémissement sourd. Un râle issu de la moelle. Dans son esprit, un pan de son passé s'effondra. Il oublia la couleur du ciel de son enfance. Il oublia le goût du pain. Il n'était plus qu'une plaie ouverte, une page que Léna raturait. Elle n'esquissait pas ses traits. Elle les extrayait pour les emprisonner dans la croûte du tableau.

Elle savourait ce pouvoir. Arracher les lambeaux de son être. Les fixer sous sa domination. Elle voulait qu'il ne reste rien. Juste ce qu'elle déciderait de garder. Une possession totale. Une dévoration par la forme. Une vibration remontait le long du manche en bois de son outil, s'insinuant sous ses propres ongles, infusant son sang d'une extase acide.

— C'est ton premier mensonge qui part, Dorian.

Elle traça une ligne courbe le long de sa mâchoire.

— Tu sens comme c'est léger ? Tu n'as plus besoin de ce poids. Donne-le-moi. Tout.

Dorian s'affaissa. Son corps s'effiloçait comme une étoffe mangée par les mites. Sa main droite, celle qui tenait autrefois les secrets, devint translucide. Une simple ombre sur le sol huileux. La douleur était une corde raide. Ils y dansaient tous les deux. Ce lien les soudait plus sûrement que n'importe quelle étreinte. Il la regardait avec une terreur dévote. Le regard d'un supplicié qui aime son bourreau.

Léna ne voyait plus l'homme. Elle voyait l'œuvre.

Le pigment buvait la substance de Dorian. Il se transformait sur la toile en une texture organique, presque vivante. La couleur ne séchait pas ; elle cicatrisait. Elle plongea à nouveau sa brosse dans le puits de ténèbres. Elle mourait d'envie de déterrer le souvenir suivant. De sentir le tressaillement de cette chair spectrale sous sa volonté.

L'air devint plus lourd. Ça sentait la mémoire qui brûle. Dans le labyrinthe au-dehors, la cité continuait de digérer ses habitants. Mais ici, Léna tenait les mâchoires. Elle était l'architecte de sa ruine. Dorian comprit qu'il ne resterait de lui qu'une trace indélébile sur un cadre. Son être se perdrait dans les replis de la peinture.

L'odeur rance de l'huile de lin l'étouffait. Le poignet de Léna, d'une stabilité de métronome, guidait les poils de martre. Chaque mouvement était un décret. Le visage de Dorian perdait sa symétrie. La joue gauche s'affaissait comme de la cire fondue. Sur la toile, une pommette d'une arrogance magnifique surgissait. Elle n'ajoutait pas de matière ; elle transvasait la vie. Le pouls de Dorian s'affaiblissait. La peinture s'épaississait. Une peau neuve. Une peau qui ne tolérerait plus jamais la flétrissure du temps.

Dorian chercha son propre nom. Il ne trouva qu'une béance humide. Ses doigts, crispés sur le socle, ne sentaient plus le grain de la pierre. Ses extrémités s'évaporaient dans l'air saturé de bitume. C'était une dépossession totale. Il voyait dans le regard fiévreux de Léna une dévotion qu'aucun homme vivant n'aurait pu supporter. Il n'était plus un individu. Il était son reliquaire de chair et de pigments. Cette pensée lui procura un spasme de plaisir violent. Il acceptait ce néant sculpté. Pourvu qu'elle continue de le fixer avec cette faim de prédateur.

— Regarde-moi, Dorian.

Sa voix n'était plus qu'un murmure de cendre.

— Ne ferme pas les yeux. Je veux voir l'instant précis où la lumière de ton premier baiser s'éteint pour nourrir ce reflet.

Elle appliqua une touche de noir pur sur sa pupille droite. Dorian poussa un cri sans son. Un hurlement silencieux qui fit vibrer les vitres encrassées. Dans sa tête, l'image

d'une femme aux cheveux d'argent se désintégra. Cendres grises. Il ne restait plus rien de son enfance. Rien de ses péchés. Il était nu. Vidé. Une silhouette spectrale qui ne tenait debout que par la volonté de celle qui le dévorait. Léna, le visage barbouillé, souriait. Elle savourait le goût métallique de cette mémoire qu'elle aspirait comme on boit le sang d'un sacrifié.

Le pigment sur la toile se mit à palpiter. Il imitait le rythme cardiaque de Dorian. La membrane entre le réel et l'œuvre devenait si fine qu'on ne savait plus qui était la source de l'autre. Léna s'approcha. Elle abandonna son outil pour effleurer la tempe de Dorian. La peau y était translucide. Les veines charriaient de l'encre. Elle ne voyait pas un homme mourir. Elle voyait un trophée viscéral.

Le silence qui suivit était épais. Un silence de tombeau. Elle l'avait eu. Il n'était plus à lui-même. Il était son esclave de lin. Pour les siècles des siècles.

Chapitre 4

La Peau comme Toile

L'humidité poisseuse du pétrole s'insinuait sous la porte de l'Atelier des Cendres, portant le rôle d'une cité qui se dévorait dans un silence de cathédrale profanée. À l'intérieur, l'air stagnait, saturé de poussière et de solvants corrosifs qui brûlaient la gorge de Léna. Elle ne toussa pas. Elle ne voulait pas rompre la transe de Dorian. Il était assis devant elle, silhouette de porcelaine grise émergeant des ténèbres, son dos offert comme une page blanche. Elle l'observait avec une faim sauvage, notant la manière dont la lumière des néons mourait sur ses omoplates saillantes, transformant chaque muscle en une crête de marbre fragile.

Le scalpel pesait entre ses doigts, extension froide d'une volonté de fer qu'elle fit pivoter avant de l'immobiliser. Le papier était une insulte à ce qu'elle ressentait ; une surface trop périssable pour l'immensité de son obsession. Pour que Dorian reste, pour qu'il cesse d'être cette anomalie spectrale que le monde oubliait sitôt le regard détourné, elle devait le marquer dans sa substance. Elle devait graver son nom dans les fibres de son derme afin que la douleur serve d'ancre à son âme fuyante. Son cœur cognait contre ses côtes, métronome déréglé par l'ivresse du pouvoir qu'elle exerçait sur ce gardien du vide qui, pour la première fois, semblait vulnérable.

Elle déboucha le flacon de Noir d'Abysses. L'obscurité qui s'en échappa parut aspirer la faible lueur de la pièce, une membrane de ténèbres pures vibrant d'une vie propre. Ce pigment n'était pas une simple mixture de carbone, mais une matière capable d'effacer la lumière pour ne laisser que le souvenir obsédant de ce qui n'est plus. Léna trempa la pointe de l'acier dans le liquide visqueux, savourant le contraste entre la noirceur du produit et l'éclat chirurgical de l'instrument. Elle ne voyait plus en lui un homme, mais une toile vivante dont les gémissements seraient la plus belle des

mélodies.

D'un geste d'une précision tranchante, elle enfonça la lame dans la chair tendre de son épaule droite. Un rubis sombre perla aussitôt, chaud sur la peau livide. Dorian ne tressaillit pas, mais un souffle court s'échappa de ses lèvres, un son si ténu qu'il se confondit avec le craquement des murs de la cité-labyrinthe. Elle mélangea méthodiquement le suc d'ébène au sang qui coulait, forçant la substance étrangère à s'insinuer dans les veines de l'homme-spectre. À mesure que l'encre colonisait la plaie, les contours de l'épaule de Dorian semblèrent se brouiller, comme si la peau refusait de supporter cette union contre-nature.

Léna se pencha, ses lèvres frôlant l'oreille de Dorian. Ses doigts, gantés de sang et de poix, écartaient les bords de l'incision pour y injecter davantage d'obscurité. Elle se sentait démiurge, sculpteuse d'une douleur qui était la seule preuve tangible de sa possession. « Tu ne partiras plus, Dorian, » murmura-t-elle, sa voix chargée d'une tendresse toxique, « car je t'écris dans la chair, là où même l'oubli n'ose pas s'aventurer. » Il commença à trembler, sentant une partie de sa conscience se dissoudre sous l'empreinte indélébile de celle qui l'éventrait.

Le pigment ne se contentait pas de tacher la plaie ; il s'y enracinait, pompant la chaleur du derme. Léna observait les filaments d'encre ramper sous la surface translucide de la peau, pareils à des racines de verre brûlé cherchant le chemin du cœur. Elle pressa son pouce sur le bord de l'incision, forçant le mélange à déborder, maculant ses propres phalanges d'une substance qui ne reflétait aucune lueur. Le silence n'était rompu que par le sifflement de la pluie huileuse contre les vitraux encrassés. Ici, sous sa lame, Dorian recevait un nom nouveau, écrit dans la tessiture de sa souffrance.

Dorian renversa la tête en arrière, ses vertèbres dessinant une ligne de crête fragile. Il ne luttait pas contre l'acier, mais contre l'effacement de son propre esprit. À chaque millimètre de chair conquis par le Noir d'Abysses, un pan de son passé s'étiolait,

transformé en une cendre mentale sans saveur. Il sentait l'odeur du pétrole monter de ses propres veines, comme si Léna injectait la ville-monstre dans son anatomie. Sa vision se troublait, les flacons de solvants devenant des ombres mouvantes, tandis que seule la pression des doigts de la femme sur son épaule lui servait de boussole.

— Regarde-moi, Dorian, ordonna-t-elle, ses yeux fiévreux scrutant la dilatation de ses pupilles.

Elle reprit le scalpel pour élargir la scarification, transformant le motif en une dentelle de chair déchirée qui imitait les méandres des rues sans issue. Sa précision trahissait une dévotion terrifiante ; elle érigeait un monument, s'assurant que chaque nerf tranché soit un lien de plus. Elle savourait la moiteur de l'air, ce mélange d'humidité et d'ozone qui émanait de la plaie. Elle était l'artisan de sa chute, et chaque goutte de sang qui s'écrasait sur le sol de pierre marquait l'arrêt définitif de sa liberté.

Dorian tenta d'articuler un mot, mais sa voix ne fut qu'un râle étouffé, une vibration sans timbre. Il sentait l'encre atteindre sa moelle épinière, une morsure de glace absolue qui rendait ses doigts aussi lourds que du plomb. Il n'était plus qu'une extension de l'œuvre, une toile supportant le poids de ce génie maléfique qui l'éventrait avec amour. Alors que Léna se penchait pour sceller la plaie d'un baiser taché de noir, il comprit que le monde réel n'était plus qu'un murmure ; il appartenait désormais au royaume des ombres, gravé pour l'éternité dans la main d'une déesse qui préférerait le voir brisé plutôt que libre.

Chapitre 5

Le Paradoxe du Regard

Le goudron de l'Atelier des Cendres poissait sous les omoplates de Dorian. Une humidité grasse. Une odeur de fuel froid. Léna pesait sur lui, les paumes rivées à ses épaules, verrouillant ses os contre le sol granuleux. Dans la pièce, le silence pesait, sec, seulement haché par le sifflement de sa propre haleine contre les parois couvertes de graphite.

Dorian ferma les paupières. L'obscurité n'offrait aucun refuge. Il sentait l'iris de Léna parcourir ses traits, une pointe sèche traçant des sillons sur une plaque de cuivre. Chaque battement de cils de la jeune femme agissait comme une lame, écorchant sa membrane protectrice. Être vu par elle, c'était cesser d'appartenir au vide. C'était subir une consistance brutale alors que chaque pore de sa peau réclamait l'effacement.

— Arrête, articula-t-il.

Un souffle. Une supplique adressée à la poussière. Léna ne répondit pas. La parole était une monnaie trop pauvre pour son avarice. Elle inclina la tête, ses cheveux sombres balayant les joues pâles de Dorian. Elle traquait l'étincelle du Noir d'Abysses, ce pigment qui dévore l'artiste autant que le modèle. Elle ne le regardait pas ; elle le disséquait. Elle cherchait la structure de sa souffrance, la géographie exacte des cicatrices qu'elle s'appropriait à mémoriser.

La pression de ses mains s'accroissait sur les clavicules, là où la peau, fine, rappelle le parchemin mouillé. Dorian gémit. Le poids de la femme devint une certitude de plomb. Il détestait cette façon qu'elle avait de le rendre réel, d'agir comme un fixateur

chimique pétrifiant ses pensées dans une immobilité de statue.

— Tu es ma toile, Dorian, murmura-t-elle enfin. Sa voix glissait sur sa peau comme une soie abrasive. Et je n'ai jamais laissé une œuvre inachevée.

Elle se rapprocha. Leurs souffles s'écrasèrent l'un contre l'autre, un mélange de gaz carbonique et de sueur qui épaississait l'air. Dorian réalisa sa défaite : il n'était plus le Gardien de l'Oubli, mais le prisonnier d'une femme pour qui la mémoire est une mutilation.

Il tenta de détourner le visage, cherchant une faille dans le béton, mais elle saisit sa mâchoire. Une poigne brutale. Elle le força à affronter le brasier de son regard. Le goudron, saturé d'une sueur huileuse, collait à sa nuque. Léna ne clignait pas. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, des objectifs macroscopiques enregistrant le grain de sa détresse.

— Ouvre-les, Dorian, ordonna-t-elle. Je veux voir la couleur de ton agonie quand je touche à ce qui n'existe plus.

Elle glissa une main vers son cou. Elle ne cherchait pas à l'étrangler, mais à palper la vibration de la carotide. Dorian tressaillit. Une décharge électrique remonta son échine. L'humidité de l'atelier semblait se transformer en une gelée noire, emprisonnant leurs membres. Son armure d'invisibilité fondait sous l'acide de cette attention. Il devenait une esquisse de sang et de peur.

Soudain, Léna plongea ses doigts sous le col de sa chemise. La peau y était blanche, protégée. Elle cherchait la faille structurelle, l'endroit précis où l'homme s'efface pour laisser place au pigment. Dorian ouvrit les yeux dans un réflexe de survie. Ses pupilles dilatées rencontrèrent le sourire de l'iconoclaste. Elle avait trouvé. Ses ongles s'enfoncèrent dans le tissu cicatriciel qu'il gardait secret, là où le Noir d'Abysses battait sous l'épiderme.

— C'est ici, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Ici que tu caches l'encre de ton âme.

Elle appuya avec une méthode cruelle. Le cri qu'il retenait s'échappa enfin, une note pure qui frappa les murs de la cité-labyrinthe. Dorian se cambra, le dos arraché au sol froid, tandis que les mains de Léna le clouaient à sa condition de victime. Elle ne voyait plus l'homme. Elle contemplait le fluide sombre qui commençait à perler à la commissure de sa volonté brisée. Elle était l'architecte de sa ruine, et il était, dans cet instant, la seule chose réelle au milieu des reflets.

Chapitre 6

Turpentine et Sueur Froide

L'Atelier des Cendres puait la térébenthine et la sueur froide, celle qui colle à la peau de ceux qui fixent le vide trop longtemps. Dehors, la cité-labyrinthe digérait ses enfants dans un fracas de tôles et de vapeur de pétrole. À l'intérieur, le silence pesait. Dorian fixait le godet de porcelaine sur l'établi. Ce qui y stagnait n'était pas une couleur ; c'était un trou noir, un puits de bitume dévorant la lueur des bougies. Il recula. Ses talons claquèrent contre le bois pourri.

Léna le déshabillait du regard, avec cette précision de scalpel qui lui servait de vice. Elle ne cherchait pas l'homme, elle cherchait la faille.

— Tu t'effaces, Dorian, murmura-t-elle.

Sa voix glissa sur lui comme une nappe d'huile. Elle s'approcha, ses doigts tachés de suie marquant le revers de son col blanc. Léna ne touchait pas pour caresser. Elle vérifiait la solidité de sa proie avant de l'attaquer. Pour elle, il n'était qu'une ombre, un Gardien de l'Oubli qu'elle devait clouer à la matière. Elle trempa son pinceau dans la mélasse sombre. L'air se raréfia. L'encre semblait boire l'oxygène.

Dorian sentit ses poumons se gripper. L'addiction coulait déjà dans ses veines, plus nécessaire que le soleil blafard de la cité. S'il partait, il ne serait qu'une poussière de mémoire. S'il restait, il finissait empaillé.

Soudain, Léna s'arrêta. Elle reposa son pinceau sur le bord du pot, un geste sec, quotidien, qui brisa un instant la tension. Elle rajusta une mèche de cheveux derrière son oreille, essuyant une tache de pigment sur sa joue d'un revers de main distrait. Ce

moment de calme, presque banal, rendit la menace plus réelle encore. Puis, elle reprit son arme.

— Respire pour moi, ordonna-t-elle.

Elle posa la pointe sur sa gorge, là où le pouls cognait contre la peau. Le pigment était froid. Une froidure absolue qui s'insinuait sous l'épiderme, figeant les souvenirs en images de plomb. Chaque trait de Léna était une incision. Elle gravait son territoire.

— Tu as peur que je te finisse, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Il y avait une jouissance brute à être la cible d'une telle volonté. Dans le chaos de goudron de la ville, seule cette cruauté sonnait vrai. Dorian ne voyait plus que le mouvement rythmique de cette main qui transformait son agonie en œuvre d'art.

L'odeur de solvant lui brûlait les sinus. La sueur perlait à ses tempes, une ponctuation liquide tandis que la ligne noire traçait sa route le long de sa clavicule. Ce n'était plus de la peinture, c'était une encre parasite possédant son propre battement de cœur.

Léna saisit son menton pour l'incliner vers la verrière. Ses doigts étaient rugueux, usés par la pierre ponce. Elle aimait cette fragilité, cette façon qu'il avait de se dissoudre dès qu'elle relâchait sa prise.

— Tu sens comme il pèse ? chuchota-t-elle à son oreille. L'ombre ne recouvre pas, Dorian. Elle s'imbibe. Elle boit tes souvenirs jusqu'à ce que tu sois vide.

Il ferma les yeux. L'obscurité était désormais habitée par elle. Il aurait pu fuir, redevenir un anonyme dans le dédale des rues, mais l'idée lui était insupportable. Il préférait être détruit qu'ignoré. Il était son chef-d'œuvre de chair.

Un grondement fit trembler les étagères de métal — l'effondrement d'un immeuble voisin ou le râle de la cité. Léna ne cilla pas. Sa main restait d'une stabilité effrayante. Elle pressa le pinceau, forçant la couleur à pénétrer les pores, à devenir son anatomie. La substance irradiait une chaleur glaciale. Dorian arque le dos dans un spasme.

— Regarde-moi.

Il obéit. Ses yeux étaient déjà injectés de la noirceur du pigment. Il vit son reflet brisé dans les pupilles de Léna. Enfin, il se sentit réel. Elle plongea alors sa main libre directement dans le pot, saisissant la mélasse visqueuse, et l'étala brutalement sur sa propre poitrine, déchirant la soie de son corsage.

Le pacte était scellé. Pas dans le sang, mais dans cette noirceur partagée. Sur les murs suintants de l'Atelier, leurs deux silhouettes ne formèrent plus qu'une seule ombre, immense et dévorante.

Chapitre 7

L'Iconoclastie Viscérale

L'odeur de pétrole suintait des murs de l'Atelier des Cendres, une exhalaison de ville malade qui s'insinuait jusque dans les pores de la toile. Léna détestait la perfection de ses travaux de jeunesse. Chaque trait de pinceau trop net, chaque dégradé soyeux lui semblait être une concession lâche à une esthétique de salon. Sous la lumière crue d'une ampoule nue, les portraits qu'elle avait peints autrefois l'observaient avec une complaisance figée. Elle voulait égorger cette dignité artificielle.

Elle saisit un couteau à palette. La lame fendit l'air humide avant de s'enfoncer dans le lin avec un bruit de chair déchirée. Ce n'était plus de l'art, c'était une éviscération technique. Elle devait palper le vide derrière les pigments.

Dorian se tenait dans l'ombre. Il était une silhouette immobile, un obstacle silencieux qui saturait l'espace. Il ne respirait presque pas, mais Léna sentait la pression de son regard sur sa nuque, comme une piqûre d'aiguille glacée.

— Regarde, Dorian, murmura-t-elle, sa voix brisant le silence comme on brise un os sec.

Elle dévissa le couvercle d'un pot de ****Noir d'Abyssé****. La substance ne ressemblait plus à de la peinture ; c'était une mélasse dense qui semblait aspirer la lumière de la pièce plutôt que de la refléter. Le pigment palpait doucement dans son flacon de verre. Léna plongea ses doigts nus dans la noirceur. Elle ignora la morsure corrosive du produit sur sa peau ; la douleur était le seul ancrage qui la retenait de sombrer dans le vertige.

Elle étala une large traînée de poix sur les yeux du portrait de Dorian. Là où elle avait autrefois capturé un éclat mélancolique, il n'y avait plus qu'une plaie sombre. Sous l'effet du solvant, l'huile ancienne commença à bouillonner, se liquéfiant en d'épaisses larmes qui s'écoulaient le long du chevalet comme une sueur goudronneuse. Dorian laissa échapper un souffle court, un spasme qui fit frémir ses épaules. Il sentait sa propre identité se dissoudre dans cette destruction.

— Tu veux disparaître, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

Ses doigts maculés de goudron étaient tendus comme une menace. Dehors, la cité-labyrinthe grondait, un râle de tuyauterie et de métal broyé qui montait des profondeurs. Dorian s'avança d'un pas. La lumière mourante soulignait l'arête tranchante de sa mâchoire et la pâleur de son torse sous sa chemise entrouverte. Il ne répondit rien. Les mots étaient trop fragiles pour la violence qui se jouait entre eux. Elle le força à s'approcher encore, jusqu'à ce que son visage effleure l'effigie qui finissait de fondre.

Le pigment dévorait l'image, ne laissant qu'un trou noir, une absence si dense qu'elle devenait une présence physique, étouffante. Léna sentit une vague de triomphe toxique l'envahir. Elle voulait qu'il comprenne qu'il n'y avait aucune issue. Sa main noire vint se poser sur le cœur du jeune homme, tachant le tissu blanc, marquant sa propriété d'une empreinte de vide.

La tache sur sa chemise s'étendait avec une lenteur obscène. C'était une gangrène chromatique qui trouvait son épicycle dans le muscle s'agitant sous ses côtes. Léna sentait le tambourinement du cœur de Dorian contre sa paume, un rythme animal qui contrastait avec l'inertie de son visage de marbre. Elle pressa plus fort, enfonçant ses phalanges dans le coton, savourant la sensation de la pâte qui s'insinuait entre les fibres pour atteindre la peau.

— Tu sens ça ? souffla-t-elle à son oreille. C'est le poids de ton existence que je

récupère, Dorian. Chaque goutte de ce ****Noir d’Abysses**** est une seconde de toi que je cloue ici, dans cette pièce qui pue la térébenthine.

Dorian ne recula pas. Ses pupilles trahissaient une agonie silencieuse, mais il restait là, offert. Derrière lui, le portrait finissait de se désagréger dans un concert de craquements sinistres. Dans le silence lourd de l’atelier, seul le bruit de la peinture qui tombait sur le plancher — un **ploc** gras et définitif — rythmait leur chute.

Léna s’émerveilla de sa propre cruauté. Elle ne cherchait pas le beau, elle cherchait la cicatrice, celle qui ne se refermerait jamais. Elle imaginait déjà ses mains recouvrant chaque centimètre de ce corps jusqu’à ce qu’il ne reste de lui qu’une ombre tangible.

— Tu es le vide, et je suis celle qui lui donne une forme, continua-t-elle d’une voix rauque. Sans ce besoin de te dépecer pour voir ce qu’il y a dessous, tu ne serais qu’un courant d’air dans les ruelles.

Elle retira brusquement sa main. L’empreinte noire sur la poitrine de Dorian pulsait au même rythme que son souffle court. Le pigment brûlait à travers le tissu, une morsure chimique indélébile.

Dorian tendit alors une main tremblante vers la toile liquéfiée. Ses doigts frôlèrent la mélasse qui continuait de manger son ancienne image. Il ne cherchait pas à sauver son visage ; il cherchait à comprendre la femme qui préférait le voir détruit plutôt que libre.

— Tu as réussi, Léna, finit-il par dire, sa voix n’étant plus qu’un froissement de soie. Tu n’as pas seulement tué l’œuvre. Tu as fait de moi ton œuvre.

Elle sourit, un rictus sans joie. Dans cet atelier saturé de vapeurs toxiques, ils n’étaient plus des amants, mais des archétypes de la ruine. Elle reprit son pinceau pour achever le travail : graver chaque pore de sa peau dans le noir, pour que même lorsque la ville

les aurait digérés, il reste d'eux une trace de ténèbres que le soleil ne pourrait jamais effacer.

Chapitre 8

L'Érosion Spectrale

L'air de l'Atelier des Cendres poissait mes poumons comme une nappe de goudron. C'était une humidité huileuse, une sueur de bitume qui suintait des briques de la cité-labyrinthe pour venir mourir ici, entre mes fioles et mes ébauches. Je fixais Dorian. Il se tenait au centre de la pièce, immobile, mais sa présence fuyait. Ses jambes, ces colonnes d'ivoire qui d'ordinaire ancrèrent son arrogance au sol, perdaient leur opacité. La lueur de la lampe à huile traversait désormais ses chevilles sans rencontrer d'obstacle, révélant par transparence les taches de pigments et la poussière de marbre qui souillaient le plancher. Ce n'était pas une illusion ; c'était un effacement. L'espace semblait recracher son volume, décrétant qu'il n'avait plus le droit de peser sur le monde.

Le silence ne pesait pas, il étranglait. Avant de succomber à la panique, je restai un instant figée, le regard errant sur les contours flous de ses épaules. Je me demandais si l'oubli était une morsure ou une simple lassitude de la matière. Dorian ne m'appelait pas. Il acceptait sa dissolution avec une placidité de marbre, les yeux perdus vers la lucarne où ne brillaient que les reflets des usines. Cette indifférence me donna brusquement envie de lui ouvrir la poitrine, juste pour voir si son cœur, lui aussi, devenait de la vapeur.

— Tu ne partiras pas, murmurai-je, ma voix n'étant qu'un craquement dans la moiteur ambiante.

Je ne pouvais pas le laisser devenir une rémanence, une ombre de plus dans cette ville carnivore qui nous digérait. Mon obsession exigeait de la chair, de la permanence, une preuve tactile de son existence. Je me précipitai vers l'établi. Mes mains

renversèrent des flacons de térébenthine, libérant une odeur âcre qui se mêla au parfum de pétrole. Je saisis le récipient scellé contenant l'encre d'outre-vide, ce pigment que j'avais dérobé aux confins des zones interdites. C'était une substance vivante, une membrane liquide qui palpitait contre le verre. En dévissant le bouchon, une onde de froid polaire irradiait de la fiole, une promesse de damnation que j'accueillis avec un sourire de possédée.

Je revins vers lui, le stylet de gravure à la main. Dorian baissa enfin les yeux. Pour la première fois, je lus dans ses prunelles d'orage une lueur de compréhension, une terreur fascinée devant l'étendue de ma démence. Je saisis son bras — ou ce qu'il en restait. La consistance de sa peau rappelait celle de la fumée, cédant sous mes doigts. Sans une hésitation, je plongeai la pointe d'acier dans le liquide sombre, puis je l'enfonçai avec une précision chirurgicale dans la chair tendre de mon propre avant-bras.

La douleur fut un éclair blanc, une explosion sensorielle qui me ramena brutalement au réel. Le liquide vital perla, sombre et épais, s'amalgamant instantanément à l'encre pour former une traînée d'une densité absolue. Je ne dessinais pas. Je gravais. Chaque sillon que je traçais, reproduisant les contours de son visage et la courbe brisée de sa posture sur ma propre carcasse, semblait arracher un lambeau de son invisibilité. Je le recousais à ma réalité par la force de ma mutilation. Si l'univers voulait l'effacer, il devrait d'abord me dépecer, car il était désormais scellé dans le temple de ma souffrance.

Le stylet s'enfonçait plus profondément, forçant le derme avec une résistance organique. L'encre n'imprégnait pas seulement ma peau ; elle l'annexait, remplaçant la pulsation de mes veines par une vibration glaciale qui remontait jusqu'à mon épaule. Je voyais Dorian vaciller. Ses contours se raffermirent brusquement à chaque nouvelle entaille, comme si mon flux servait de mortier pour reconstruire sa structure éthérée.

— Tu... tu me tues, souffla-t-il, sa voix retrouvant le grain du verre pilé.

Je relevai les yeux, une goutte de sueur mêlée de bitume coulant sur ma tempe. Je ne le tuais pas. Je le rendais éternel. Je transformais son évanescence en une œuvre indélébile que même la mort ne saurait raturer sans me déchirer vive. Je l'aimais d'une faim carnassière, d'un besoin de possession si total qu'il exigeait la destruction de son essence pour satisfaire mon désir de présence.

Je posai enfin le stylet, mes mains maculées de ce fluide qui semblait boire la lumière de la pièce. Sur mes deux bras, le visage de Dorian apparaissait en négatif, une icône de ténèbres gravée dans la plaie vive. Il n'était plus en train de disparaître. Il était là, captif de mes cicatrices, condamné à exister tant que mon cœur battrait pour alimenter son image. C'était notre pacte : une symbiose atroce où mon agonie devenait son unique point d'attache. Ses jambes avaient retrouvé une opacité de marbre gris. Le sang de l'iconoclaste venait de réécrire les lois de la physique.

Chapitre 9

Le Goût du Métal

L'air dans l'Atelier des Cendres poissait les poumons, chargé d'une suie huileuse qui refusait de retomber. Au centre de la pièce, le flacon de Noir d'Abysses trônait sur l'établi. Sa surface, d'une immobilité de miroir mort, dévorait la lumière chiche des vitraux. Léna fixait cette membrane visqueuse. Elle ne cherchait plus à créer ; elle voulait écorcher le réel jusqu'à l'os, jusqu'à cette vérité brute qui les liait dans leur déchéance.

Dorian se tenait dans l'ombre, silhouette taillée à la serpe. Sa seule présence agissait sur Léna tel un aimant chargé de haine. Il était le Gardien de l'Oubli, un spectre magnifique dont chaque trait infligeait une douleur esthétique insoutenable. Son silence criait. C'était une provocation jetée à la face de celle qui voulait le graver dans la matière. Léna s'approcha. Ses bottes martelaient le métal rouillé, glas mécanique dans le vide de l'atelier.

— Tu crois pouvoir m'emprisonner dans ton noir ? murmura-t-il.

Sa voix écorchait les nerfs de Léna, tranchante comme un rasoir sur de la soie.

— Je veux t'effacer de l'invisible, Dorian. Te forcer à exister ici, dans la douleur de ma chair.

Elle saisit brutalement le revers de sa veste et le projeta contre le montant d'une presse à gravure. Le choc sourd fit tinter les outils suspendus ; des cloches funèbres pour leur rencontre. Leurs bouches se percutèrent. Ce n'était pas une caresse, mais un accident frontal, une mutilation consentie. Le goût du fer — sang et rouille ancienne

— envahit leurs sens. Une saveur de fin du monde, plus enivrante que les alcools frelatés de la cité basse.

Dorian ne luttait pas. Il subissait avec une intensité dévorante, ses doigts broyant les poignets de Léna contre son torse. Il se nourrissait de cette rage. Chaque morsure, chaque pression excessive de ses lèvres était une brûlure nécessaire. Sous ses doigts, la peau de Léna était un incendie, contrastant avec le froid spectral qui émanait de ses propres pores.

Elle se recula d'un millimètre. La poitrine haletante, elle laissa le silence de l'Atelier retomber. Un instant, le temps se figea. Elle observa une goutte de condensation glisser le long d'une conduite de cuivre, puis l'éclat terne d'une lime abandonnée. Ce calme plat, presque lourd, pesait plus que leur violence. Elle regarda ses mains trembler. L'odeur de la térébenthine et de la poussière froide imprégnait tout. Elle reprit son souffle, les yeux ancrés dans les prunelles délavées de Dorian où l'indifférence commençait enfin à se fissurer.

Elle enfonça ses ongles dans la peau pâle de son cou, y traçant des croissants rouges. Le pigment noir, renversé dans leur lutte, rampait désormais sur le bois de l'établi. Une marée de goudron prête à dévorer leurs ombres mêlées.

— Tu as le goût de la mort, Dorian.

— Et toi, Léna, l'odeur du sacrifice.

Il pencha la tête, offrant sa gorge. Un geste de soumission qui affirmait sa domination. Léna plongea ses doigts directement dans la flaque visqueuse du pigment. Le froid polaire de la substance lui engourdit instantanément les phalanges. Ce noir ne se comportait pas comme de l'huile ; il s'agrippait à ses pores, pompant sa chaleur. Elle plaqua ses mains souillées sur le torse nu de l'homme.

Elle traça sur sa pâleur des sillons de ténèbres. Ce pigment s'insinuait sous l'épiderme comme un parasite affamé. Elle l'éventrait métaphoriquement, chaque caresse noire étant une incision. Elle voulait le lester, lui donner le poids de cette poix pour qu'il cesse de flotter au-dessus d'elle.

Dorian laissa échapper un râle de métal froissé. La douleur n'était plus physique, elle devenait réelle, spatiale. Chaque marque le condamnait à la permanence. Il devenait une statue, une relique dont chaque centimètre carré appartenait à la restauratrice.

Léna ne recula pas quand il saisit son visage, transférant la souillure sur ses joues. Leurs traits disparurent sous des masques d'ébène. Dans ce chaos de pétrole et de sueur, ils n'étaient plus des amants, mais les deux faces d'une monnaie jetée dans les égouts. Unis par le goût ferreux d'une fin qui refusait de dire son nom, ils coulaient ensemble, scellés dans le Noir d'Abyse.

Chapitre 10

La Membrane du Néant

L'air dans l'Atelier des Cendres ne se respirait plus, il se mâchait. Une vapeur de pétrole rance et de fleurs putréfiées montait des dalles poisseuses, s'enroulant autour des chevilles de Léna comme des mains de noyés. L'ombre liquide ne restait plus sagement confinée dans ses flacons de verre soufflé ; elle s'était échappée, coulant le long des murs en stalactites de ténèbres, dévorant les angles, arrondissant l'espace jusqu'à ce que la pièce devienne une gorge immense prête à les engloutir.

Léna fit un pas. Le craquement du parquet sous ses bottes déchira le silence de caveau. Elle fixa Dorian. Il n'était qu'une déchirure de nacre dans l'obscurité, une silhouette dont la peau buvait la faible lueur des chandelles agonisantes. Chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui, elle sentait la brûlure de sa propre existence : ce besoin de l'agripper, de le clouer à la matière avant qu'il ne se dissolve totalement dans les courants de cette cité-labyrinthe.

— Tu t'effaces, Dorian, murmura-t-elle, la voix rauque.

Elle ne voyait pas son visage, mais elle devinait le tressaillement de ses épaules. Il reculait sans bouger d'un pouce, comme si l'espace entre eux se hérissait de lames invisibles. Pour lui, le regard de Léna était une agression physique, une sonde barbare qui fouillait les recoins de son amnésie pour y déterrer des racines qu'il avait passé des siècles à trancher. Il était le Gardien de l'Oubli, mais elle, elle s'était faite architecte de la cicatrice. Elle refusait que le vide reprenne ce qu'elle avait décidé de posséder.

Léna plongea ses doigts nus dans une flaque de pigment qui palpait sur son établi.

La substance, tiède et visqueuse, possédait un pouls propre. Un venin glacé se propagea sous ses ongles, une morsure qu'elle accueillit avec un rictus de plaisir sauvage. Elle s'approcha de lui, la main levée, les doigts dégoulinants de ce noir qui ne réfléchissait aucune lumière.

— Ne m'approche pas, souffla-t-il.

Le son de sa voix fit vibrer la membrane de l'air comme une corde trop tendue. Il ne craignait pas la mort — il l'habitait déjà — il craignait d'être mémorisé, d'être fixé dans une forme définitive par la volonté dévorante de cette femme qui ne savait aimer qu'en dévastant l'objet de son culte. Léna ignora l'avertissement. Son cœur frappait contre ses côtes avec une violence qui lui donnait le vertige. Elle imaginait déjà la pointe de son stylet traçant des sillons dans la pâleur de son torse, y déversant l'encre d'abysse pour que chaque pore de Dorian devienne une archive de son obsession.

— Si je ne te grave pas ici, dans cette chair que tu prétends ne plus habiter, tu finiras par n'être qu'un murmure dans le vent, reprit-elle en réduisant l'écart.

Elle posa sa main maculée sur le chambranle de la porte derrière lui, l'emprisonnant dans un cercle de goudron. Le suintement des murs devint un bourdonnement sourd, le chant de digestion de l'Atelier. L'ombre commença à grimper sur les vêtements de Dorian, de petites vrilles d'obsidienne qui cherchaient la chaleur de sa peau. Il ferma les yeux, une expression de douleur exquise déformant ses traits d'idole de nacre. À cet instant, dans cette pièce qui se refermait sur eux comme un linceul de bitume, la hiérarchie bascula : elle était le bourreau et il était l'œuvre.

Léna laissa ses doigts s'approcher de sa gorge. Ses phalanges, enduites de cette mélasse d'ébène, frôlèrent la peau d'ivoire, provoquant un frisson si violent qu'il résonna dans les fondations mêmes de l'Atelier. Elle savourait cette terreur liquide qui dilatait les pupilles du Gardien. Dans ce sanctuaire saturé de regrets, la douleur restait la seule preuve tangible qu'ils n'étaient pas encore évaporés.

L'encre ne se contentait pas de tacher ; elle s'insinuait, cherchant la moindre porosité pour y injecter son silence minéral. Quand Léna pressa enfin son index contre la clavicule de Dorian, elle sentit la morsure du pigment fusionner leurs deux chairs en une seule ombre indivisible. C'était un froid absolu, un baiser de crypte qui remontait le long de son bras. Elle ne recula pas. Elle voulait que chaque mouvement qu'il ferait désormais, chaque pas dans les ruelles suintantes, lui rappelle le poids de son empreinte.

— Regarde-moi mourir dans tes yeux, Dorian, murmura-t-elle en traçant une ligne verticale le long de son sternum, une balafre d'encre qui dévorait la lumière.

Dorian émit un râle étouffé, un son qui n'appartenait à aucune langue humaine, tandis que les vrilles d'obsidienne s'enroulaient autour de son cou comme un collier de soufre. Sa beauté de verre froid s'altérait sous la caresse corrosive de Léna. Il aurait pu la repousser, mais il restait là, cloué par la fascination de se sentir enfin réel dans la cruauté. La pièce se contractait, les murs expiraient une brume de goudron qui masquait les angles.

Elle saisit alors le stylet d'argent. Elle en trempa la pointe dans la flaque palpitante avant de l'approcher du visage de Dorian. Il ne cilla pas. Une larme de pigment pur roula sur sa joue comme une perle de pétrole, témoignant de sa reddition totale. Léna savait que cet acte était irréversible. Dans ce silence épais, uniquement troublé par le suintement des murs et son propre souffle court, elle commença son œuvre. Elle enfonça la pointe avec une précision chirurgicale, décidée à transformer son amant en un monument éternel à la gloire de sa propre folie.

Chapitre 11

L'Incision de la Vérité

L'air de l'Atelier des Cendres n'était plus de l'oxygène, mais une décoction de solvants et de souvenirs rances qui s'agrippait aux poumons comme une méduse de goudron. Léna fit rouler la lame de son scalpel entre ses doigts tachés de ce néant liquide, ce pigment qui ne se contentait pas d'absorber la lumière, mais semblait dévorer la réalité elle-même jusque sous ses ongles. Face à elle, Dorian était enchaîné à la structure en chêne d'un retable profané ; sa peau pâle jurait avec le velours cramoisi de l'œuvre qu'elle s'appêtait à sacrifier. Le silence entre eux n'était pas un vide, c'était une matière dense, une corde raide tendue jusqu'à la rupture, où chaque respiration de l'homme résonnait comme une insulte à l'immobilité sacrée de l'art. Elle s'approcha avec une lenteur rituelle, laissant le métal froid effleurer la pommette du Gardien de l'Oubli, cherchant avec une précision maniaque l'endroit exact où la chair cessait d'être un rempart pour devenir une toile. Elle se demanda un instant si elle l'aimait comme un amant ou si elle le vénérât comme une relique qu'il fallait briser pour en extraire le divin, mais cette hésitation se dissipa dans l'odeur âcre de la térébenthine.

— Tu as toujours dit que l'oubli était ta seule protection, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle chargé de vapeurs toxiques.

Elle ne cherchait pas de réponse ; la seule vérité résidait dans la terreur lucide qui dilatait les pupilles de Dorian, transformant ses yeux en deux puits de pétrole. Léna pressa la pointe du scalpel contre la toile de maître qui encadrait le torse de l'homme, là où le pigment original figurait une sainte en extase. Elle n'éprouvait aucun remords à déchiqueter des siècles d'histoire ; pour elle, l'art n'était qu'une prison vide tant qu'il ne contenait pas l'essence de ce qu'elle désirait posséder. D'un geste sec, elle incisa le

lin ancien, le cri du tissu déchiré se mêlant au râle étouffé de Dorian alors qu'elle forçait le châssis pour y loger le corps de son amant. Un souvenir fugace de Dorian, debout sur les remparts de la cité-labyrinthe avant sa chute, traversa son esprit, mais elle le chassa : le présent exigeait une fixation radicale, une incision sans retour.

Dorian tressaillit, ses muscles se contractant sous l'étreinte des cordes de chanvre imprégnées de sel, tandis que Léna commençait à rabattre les pans de la toile sur ses flancs. La sensation était atroce, une fusion forcée entre la trame rigide, craquelée par le temps, et la souplesse vulnérable de son épiderme. Elle voulait qu'il ressente chaque fibre, chaque résidu de vernis séculaire s'enfoncer dans ses pores comme autant d'hameçons destinés à l'ancrer dans le maintenant. Dans cet instant de cruauté esthétique, elle ne voyait plus un homme, mais une matière brute qu'elle devait dompter, une anomalie qu'elle devait figer avant que le monde extérieur ne vienne lui réclamer sa proie. La dévotion de Léna s'exprimait ainsi : par un contrôle absolu qui transformait le vivant en archive de sa propre obsession.

— Ne bouge pas, Dorian, ou tu déchireras la seule immortalité que je t'offre, ordonna-t-elle en saisissant une aiguille de tapissier, longue et incurvée.

Elle trempa la pointe dans l'obscurité minérale du pigment, la membrane sombre palpitant sur le métal comme si elle était dotée d'une volonté propre. Le premier point de suture traversa la toile avant de s'enfoncer sans hésitation dans le derme de l'épaule de Dorian, liant l'homme au chef-d'œuvre dans une union sanglante. Il laissa échapper un gémissement brisé, un son qui sembla se liquéfier dans l'humidité ambiante, tandis que l'odeur de la térébenthine montait en une spirale étouffante. Pour Léna, cette douleur était la preuve irréfutable de sa réussite ; elle cousait son désir dans la chair, transformant le Gardien de l'Oubli en une icône mutilée qu'elle seule pourrait désormais contempler. Chaque mouvement de l'aiguille était une prière toxique, un acte de dévotion radical où le plaisir de la création se confondait avec l'extase de la destruction, et elle observait les gouttes de sang perler le long du fil de soie noire avec la fascination d'un alchimiste.

L'aiguille plongea de nouveau, un arc d'acier froid qui forçait le passage entre le lin sacré et le muscle palpitant. Léna ne tremblait pas, ses doigts étaient maculés de ce Noir d'Abysses qui semblait dévorer la lumière ambiante, une ombre solide qui s'insinuait sous ses ongles pour ne plus jamais en partir. À chaque traction du fil, elle sentait la résistance de la chair de Dorian, ce cuir vivant qu'elle s'appropriait, tandis que les vapeurs de solvant lui brûlaient les poumons dans un baptême qui dissolvait les dernières barrières de sa pudeur. Elle voyait la trame du tableau s'enfoncer dans l'épaule de son amant, les fils s'entremêlant aux fibres nerveuses dans une tapisserie de douleur pure. Pour elle, chaque goutte de sang n'était pas un gaspillage, mais un liant indispensable, une résine organique capable de fixer l'insaisissable dans la matière brute de l'histoire.

Dorian luttait contre la syncope, mais son corps trahissait sa volonté : dans un paradoxe cruel, ses muscles se détendaient sous la morsure de l'acier, acceptant le supplice comme une caresse inévitable qu'il avait peut-être attendue toute sa vie. Ses yeux cherchaient le visage de Léna à travers le brouillard de son agonie, y trouvant une ferveur qui n'avait plus rien d'humain, une dévotion de sculpteur affamé devant un bloc de marbre sanglant. Autour d'eux, la cité-labyrinthe frappait à la porte avec ses bruits de rouille, réclamant sa part de sacrifice, mais Léna l'ignorait, tout entière dévouée à sa tâche de suture sacrée. Elle ne se contentait pas de l'immobiliser ; elle l'écrivait dans la fibre, transformant sa beauté spectrale en une cicatrice indélébile.

Le dernier point fut une morsure plus profonde, une couture qui reliait le flanc de l'homme au châssis craquant avec une précision chirurgicale. Léna se pencha sur lui, son souffle venant mourir sur les lèvres de Dorian qui ne parvenaient plus qu'à laisser échapper un filet de salive mêlé de bile, le goût du néant s'invitant dans cet ultime échange. Elle caressa la joue de son amant, ses doigts noirs laissant des traînées de ténèbres sur sa peau de porcelaine, savourant l'instant où l'homme et l'art ne formaient plus qu'une seule et même anomalie. Le pigment Noir d'Abysses commença alors à pulser de lui-même, s'étendant sur les fibres comme une moisissure vivante, dévorant

les restes de la sainte en extase pour ne laisser place qu'au portrait de leur destruction mutuelle. Ils étaient enfin fusionnés, prisonniers d'une œuvre qui n'avait besoin d'aucun regard extérieur pour exister, une cellule de lin et de chair où le temps s'arrêtait, figé par l'incision de la vérité.

Chapitre 12

L'Agonie de l'Indifférence

L'Atelier des Cendres ne respirait plus ; il haletait, recrachant l'humidité grasse d'une cité occupée à digérer ses propres fondations. Sous la verrière encrassée par les vapeurs de pétrole, Dorian s'effaçait, silhouette délavée, croquis à la mine de plomb que l'air vicié grignotait par les bords. Léna observait cette érosion avec une fureur sourde. Ses doigts étaient souillés par le Noir d'Abysse, ce pigment qui palpitait contre sa peau comme une membrane organique arrachée à une bête encore chaude. Elle voyait son propre reflet mourir dans les prunelles de Dorian. L'indifférence de l'homme l'enveloppait, tel un linceul de soie poisseuse. Cette absence de résistance était une insulte.

Elle s'approcha de lui. Son mouvement était fluide, prédateur. Sous ses semelles, le sol de l'atelier collait, retenant chaque pas dans une étreinte de goudron. Dorian resta immobile, statue de sel offerte à l'orage, son visage diaphane captant la lumière terne avec une noblesse de cadavre. Léna plaça sa main sur son torse. Là, les battements du cœur s'essoufflaient, discrets, rappelant le mécanisme grippé d'une horloge de cuivre. Elle détestait cette transparence. Dorian s'évaporait dès qu'elle tentait de le saisir, comme si sa chair n'était qu'une erreur de la réalité, une hésitation qu'il fallait trancher.

— Tu crois que tu peux simplement disparaître ? murmura-t-elle, sa voix griffant le silence lourd.

Dorian resta muet. Ses yeux se perdaient dans la crasse des murs. Ce mutisme brisa ses dernières chaînes. Léna renonça à le convaincre. Elle abandonna les mots ; ils glissaient sur lui sans mordre, incapables d'ancrer cette peau qui refusait la vie. Elle

l'empoigna brusquement. Ses doigts s'enfoncèrent dans les épaules de Dorian avec une force brutale, cherchant l'os, cherchant le cri. Il se contenta d'incliner la tête, spectateur de sa propre démolition. Dans un élan de possession sauvage, elle écrasa son visage contre le creux de son cou. Elle inhala l'odeur de poussière et de fer froid qui émanait de lui. Cette odeur de fin de monde la rendait folle.

Ses dents trouvèrent la peau. Une surface trop lisse, trop blanche, une page vierge qui exigeait une souillure pour exister enfin. Elle mordit. Aucune tendresse d'amante ici, seulement la précision d'une bête marquant son territoire sur une carcasse, savourant le goût métallique et âcre du sang sous sa langue. La douleur fit enfin tressaillir Dorian. Une étincelle de conscience vacilla dans ses prunelles. Le sang perla, rouge sombre, une faille éclatante dans l'obscurité. C'était une signature. Une mutilation nécessaire pour qu'il n'oublie jamais son appartenance à ce monde, à cet atelier, et à cette femme qui préférait le briser plutôt que de le voir s'éteindre.

Elle recula d'un pouce, les lèvres rougies. La marque de ses crocs s'imprimait durablement dans la chair de celui qui redevenait un homme. Le pigment noir sur ses mains s'était infiltré dans la plaie. Le Noir d'Abysse voyageait désormais dans les veines de Dorian comme un poison, garantissant que chaque pulsation du cœur rappellerait sa présence. Dorian baissa les yeux sur la morsure. Sa main tremblante s'approcha du sang, découvrant avec effroi qu'il possédait un corps capable de souffrir. Léna sourit. Un sourire dénué de chaleur. Elle venait de lui redonner un nom, écrit en lettres de poisse et de douleur.

Le sang qui s'écoulait de la blessure charriait des filaments d'onix liquide, dévorant la lumière ambiante. Léna ne détourna pas le regard. Elle était fascinée par cette appropriation physique. Elle tendit un doigt, le passa sur la morsure béante, mélangeant le rouge vif à la pâte sombre du pigment jusqu'à ce que la blessure ressemble à une crevasse ouverte sur un gouffre. Sous sa pulpe, elle sentit le frémissement des muscles, cette vibration infime d'un spectre enchaîné à la matérialité par la seule force de l'agonie.

Dorian restait prostré, sa main suspendue. Pour lui, l'espace n'était plus qu'une extension du labyrinthe urbain, mais cette douleur agissait comme une ancre. Un crochet de fer planté dans son âme vaporeuse pour stopper sa dérive. Son corps redevenait une cage, une architecture de nerfs que Léna démontait pièce par pièce. Le silence entre eux pesait comme la pression de l'eau dans les tréfonds de la cité, là où le pétrole remplace l'oxygène.

— Tu sens ça ? souffla-t-elle à son oreille. Ce poids dans ta poitrine, cette certitude que tu ne peux plus t'envoler... C'est moi. Je suis le plomb dans tes veines.

Elle se recula pour contempler son œuvre. La pièce s'enfonçait dans une pénombre huileuse. Léna savourait l'instant où la résistance de l'autre s'effondrait, remplacée par une reconnaissance terrifiante. Le pigment ne s'effacerait jamais. Il ramperait sous la peau diaphane, encre vivante marquant chaque seconde de sa fureur créatrice. Elle n'avait pas simplement marqué un homme ; elle avait gravé son obsession dans une anomalie.

Dorian releva enfin la tête. Son regard rencontra celui de Léna avec une intensité qui l'aurait fait reculer si elle n'était pas déjà consumée. Ses yeux étaient désormais habités par une lueur sombre, reflet de l'abysse qui saturait son système. Il ne cherchait plus la sortie. Il était devenu l'objet, la toile, le pigment lui-même. Léna était l'unique témoin de sa décomposition.

— Tu m'as rendu un nom, articula-t-il, chaque mot lui arrachant un tressaillement. Mais un nom que l'on crie dans les ténèbres finit toujours par attirer ce qui s'y cache.

Il laissa sa main retomber, abandonnant toute dignité. L'humidité de l'atelier se condensait sur sa peau, se mêlant à la sueur et au sang pour former une pellicule visqueuse. Elle ne répondit rien. Elle colla son front contre le sien, respirant l'odeur de la morsure et de la trahison. Pour le garder, elle le détruirait chaque jour un peu

plus, jusqu'à ce qu'il ne reste d'eux qu'une cendre noire et fertile.

Chapitre 13

Le Sanctuaire des Mutilés

L'air s'était épaissi, saturé d'une odeur de pétrole rance qui remontait des boyaux de la cité, une exhalaison de bête crevée s'enroulant autour de la gorge de Dorian comme une main de fer. Dans l'Atelier des Cendres, le silence ne fuyait pas ; il pesait, il écrasait, une masse solide qui scellait les articulations de celui qui, jadis, avait cru pouvoir n'être qu'une ombre. Il était là, étendu sur le marbre dont le froid lui mordait les reins, les membres verrouillés par une paralysie qui ne devait rien à la chimie et tout à l'effroi, une statue de chair offerte à la curiosité carnassière de sa geôlière. Léna ne bougeait pas, ses pupilles dilatées dévorant chaque centimètre de cette peau qu'elle considérait désormais comme sa propriété exclusive, son territoire de conquête où chaque cicatrice hurlait une trahison qu'elle seule avait le droit de venger.

Elle s'approcha, le craquement de ses bottes sur le sol poisseux résonnant comme un glas dans l'étroitesse de la pièce où l'eau suintait le long des murs. Entre ses doigts effilés, elle faisait tourner un flacon d'obsidienne contenant le ****Noir d'Abyse****, ce pigment maudit qui ne se contentait pas de recouvrir la surface, mais qui s'insinuait sous le derme pour dévorer la lumière de l'intérieur. Elle pensait à la manière dont Dorian s'évaporait d'ordinaire, à cette capacité spectrale qu'il possédait de glisser entre les regards, et une rage sourde, presque érotique, lui brûlait les entrailles à l'idée qu'elle allait enfin fixer l'insaisissable. Cette encre serait son ancrage, une chaîne de ténèbres pure qui transformerait sa beauté en un sanctuaire inviolable, une œuvre condamnée à ne plus jamais connaître la liberté du mouvement ou le réconfort de l'oubli.

Dorian sentait le gel du marbre lui scier l'échine, mais cette douleur n'était rien face

au poids de ce regard qui le dépouillait de son humanité. Chaque battement de son cœur cognait contre ses côtes avec une violence indécente dans ce lieu où tout n'était que décomposition, un rappel cruel qu'il respirait encore tandis qu'il devenait une relique. Il voulait hurler, briser le sortilège qui le clouait à cette table de dissection, pourtant ses lèvres demeuraient scellées, emprisonnées dans une rigidité de verre qui le laissait seul face au chaos de ses propres nerfs. Il se voyait déjà comme Léna le rêvait : une silhouette d'ébène figée dans une agonie éternelle, un Gardien de l'Oubli dont on aurait arraché les yeux pour qu'il ne puisse plus jamais contempler le néant dont il était issu.

Léna posa enfin le flacon sur un guéridon de fer et se pencha sur lui, son souffle chaud venant heurter la peau glacée de son cou avec la brutalité d'une caresse interdite. Elle ne cherchait pas de tendresse dans ses yeux, elle cherchait la terreur, ce reflet d'elle-même amplifié par le spasme de l'autre, cette preuve irréfutable qu'elle existait enfin à travers la destruction de ce qu'elle aimait le plus. « Tu es si beau quand tu ne peux plus t'échapper, Dorian, quand tu n'es plus qu'une attente, une promesse de douleur que je vais honorer avec la précision d'un scalpel », murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un sifflement de soie déchirée qui s'engouffrait dans les conduits auditifs du supplicié. Elle trempa alors un pinceau dans la substance visqueuse, et l'obscurité qui s'en dégagait sembla faire frémir les murs mêmes de la cité-labyrinthe.

Le premier contact de la mixture sur sa clavicule ne fut pas un effleurement, mais une morsure acide, une invasion de froid s'engouffrant sous l'épiderme. Dorian ne put tressaillir, pourtant son système nerveux hurla, un signal électrique désespéré qui se brisa contre les murs de sa propre paralysie. Ce n'était pas de la peinture qu'elle étalait sur lui, c'était une nouvelle peau, une armure de vide qui bouchait ses pores et étouffait le spectre qu'il avait toujours été. Léna observait la traînée d'encre dévorer la pâleur de son épaule avec une ferveur démente, ses propres doigts tremblant d'une extase qui n'avait plus rien de charitable. Elle ne dessinait pas ; elle érigeait entre Dorian et la lumière une barrière de goudron glacé qui le condamnait à l'immortalité

des choses mortes.

Dans l'esprit de Dorian, l'espace se contractait jusqu'à ne plus devenir qu'un point de pression insoutenable, là où les poils du pinceau dictaient leur loi. Il sentait ses souvenirs, ces fragments d'un passé spectral qu'il avait si jalousement protégés, se dissoudre au contact de la substance noire, comme si le pigment extrayait son sang pour nourrir la cité vorace. Il n'était plus la Sentinelle déchue, il en devenait la proie, une relique dont on ôtait la poussière pour mieux en exposer les plaies vives. Chaque mouvement de Léna était une profanation nécessaire, un viol de son anonymat qu'il subissait avec une passivité révoltante, prisonnier d'un corps qui refusait de mourir. Cette immobilité forcée était un tombeau de verre dont elle tenait le marteau, et il comprit que son agonie ne serait pas une transition, mais un état permanent.

Léna se redressa, la respiration courte, le visage baigné par l'humidité huileuse qui suintait du plafond. Ses yeux, deux gouffres de fascination, parcouraient les lignes d'ombre qu'elle venait de tracer sur le torse de Dorian, transformant son anatomie en une carte des enfers. Elle aimait cette absence totale de résistance qui rendait sa domination si absolue qu'elle en devenait presque insupportable à ses propres sens. Pour elle, Dorian n'était plus un homme, mais une toile vivante dont les battements de cœur n'étaient que des pulsations de métronome rythmant sa propre création. Elle posa la paume de sa main sur la zone encore fraîche du ****Noir d'Abyesse****, sentant le froid surnaturel de la substance aspirer la chaleur de sa propre chair.

— Regarde-toi, Dorian, murmura-t-elle en se penchant si près que ses cils frôlèrent la joue du supplicé, tu es enfin digne de ce labyrinthe qui nous a engendrés.

Dehors, la cité cessa de grincer, les rouages de fer et de pétrole se figeant dans une syncope brutale. Le calme qui s'ensuivit n'était pas une absence de bruit, mais une présence lourde, une masse de plomb s'abattant sur les conduits d'aération. Dorian ouvrit grand les yeux, car le pigment forçait ses paupières à rester rétractées, le condamnant à être le témoin de sa propre pétrification. L'asphyxie était totale, une

étreinte de vide qui ne laissait plus aucune place aux cris, scellant l'œuvre dans un tombeau de soufre et de sueur. Le Sanctuaire des Mutilés venait de refermer ses portes, et dans l'obscurité parfaite de ce ****Noir d'Abyse****, Léna ne vit pas ses propres larmes couler, car elle n'était déjà plus qu'une ombre parmi les ombres.

Chapitre 14

L'Écorchure Ultime

L'Atelier des Cendres ne respirait plus ; il haletait, bête moribonde engluée dans la moiteur de la cité-labyrinthe. Sous la verrière encrassée de pétrole, l'air pesait le poids d'un linceul mouillé. Une odeur de fer et de bitume s'insinuait sous les ongles. Dorian se tenait contre le mur de briques suintantes, silhouette en déshérence, erreur chromatique dans la géométrie brutale du lieu. Il restait immobile. Chaque battement de cil l'exposait à la prédation de Léna. Elle le fixait avec une faim inhumaine, cette avidité du sculpteur devant un bloc de marbre vivant qu'il s'apprête à briser pour en libérer le cri.

Léna fit glisser la spatule dans le pot de Noir d'Abyssie. La substance dévorait la lumière, créant un trou noir visuel au creux de sa main. Ce n'était plus du pigment, mais un silence solide, une membrane prélevée aux confins de l'inexistence. Le froid du néant mordit sa paume à travers le gant de cuir fin. Cette brûlure glaciale réveillait une certitude monstrueuse : Dorian était son œuvre, son fardeau, sa damnation. Elle ne supportait plus qu'il existe hors de sa perception. Il s'étiolait. Chaque seconde loin de ses yeux le rendait plus spectral, encre sympathique s'effaçant sous une chaleur trop vive.

— Approche, Dorian, murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un froissement de soie sur du verre brisé. L'homme-spectre tressaillit. Une onde de douleur pure traversa ses traits d'une perfection insoutenable. Son existence oscillait entre l'oubli et le martyr. Être vu par Léna revenait à être écorché vif par une conscience qui refusait de le laisser s'éteindre. Il fit un pas, puis deux. Ses bottes restèrent muettes sur le sol maculé de charbon. Il voyait le scalpel de

précision, éclat stérile près du mortier, et cette ombre visqueuse qui semblait palpiter comme un cœur étranger. Aucune issue dans ce dédale de rues repliées sur elles-mêmes. Aucune échappatoire face à cette femme qui l'aimait comme on pratique une autopsie.

Elle posa sa main sur le plexus de Dorian. Le rythme erratique de son cœur demandait grâce. Léna ferma les yeux, savourant le pouvoir absolu de cette terreur partagée. Dans son esprit, l'homme s'effaçait derrière la faille qu'il fallait combler. Elle allait saturer cette absence de sa propre volonté. Graver son nom, son image, son essence dans le repli des côtes, là où la chair est tendre et la mémoire indélébile. Elle ne désirait pas une étreinte. Elle exigeait une fusion par la mutilation, un pacte de sang où l'un ne respirerait plus sans la suffocation de l'autre.

— Tu as peur que je t'oublie, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en approchant la lame de son propre buste. Tu as peur que le monde te digère et qu'il ne reste de toi qu'un murmure dans le vent pétrolé. Mais je vais t'offrir un sanctuaire. Un temple de chair où tu seras éternel.

L'acier mordit la peau de Léna au-dessus du sternum. Une ligne rouge s'ouvrit avec une lenteur obscène. La douleur était une compagne familière, un signal clair perçant le brouillard de l'Atelier. Elle ne broncha pas. Une goutte de sang perla, traçant un chemin écarlate entre ses seins. Dorian poussa un gémissement étouffé et tomba à genoux. Ses mains agrippèrent les hanches de Léna pour se retenir à la réalité, tandis que son propre corps semblait se craqueler en écho à l'entaille. Le vide liquide attendait, patient et vorace. Elle plongea ses doigts dans la poisse ébène et, avec une ferveur de dévote, l'introduisit dans la plaie ouverte.

Le pigment s'insinuait sous les lèvres de l'incision. Cette substance réclamait la chair, la colonisait millimètre par millimètre, transformant le rouge vif en une ombre solide. Léna respirait par saccades. Chaque inspiration était un combat contre l'invasion de ce froid sidéral qui remontait le long de son sternum, architecture de ténèbres remplaçant

ses os. Les pupilles de Dorian dévoraient ses iris d'argent. Ils devenaient deux puits de vide, miroirs de l'offrande. Elle ne cherchait pas la guérison, mais la fossilisation du désir. Personne, ni le temps ni l'oubli, ne pourrait lui arracher son spectre.

Dorian émit un râle, craquement d'un édifice s'effondrant sous son propre poids de solitude. Ses mains ne cherchaient plus à la repousser, mais à s'ancrer dans cette nouvelle réalité. Il n'était plus le Gardien de l'Oubli ; il devenait le contenu de cette fiole vivante qu'était Léna. Son essence était distillée, emprisonnée dans un labyrinthe de veines saturées de goudron métaphysique. La douleur, nappe de pétrole brûlant, étouffait ses sens. Elle était pourtant sa seule preuve de consistance dans cette cité qui continuait de digérer les âmes.

Léna puisa à nouveau dans le mortier. Le liquide visqueux collait à ses phalanges. Elle l'enfonça plus profondément, forçant le passage vers son cœur. Elle n'était plus femme, mais architecte d'une survie indicible. Une veine de son poignet vira brusquement au noir, ramification d'ébène s'étendant sous sa peau translucide. Elle sourit, les dents tachées par l'effort. Le sang qui coulait sur le sol n'était plus la sève de son corps, mais le résidu d'un passé éventré.

— Regarde-moi mourir en toi, murmura Dorian.

Sa voix s'éteignit, simple vibration dans l'air saturé d'huile. Le silence se referma, lourd comme le plomb. Seul s'entendait le glissement sourd du fluide s'écoulant dans la brèche. Léna rabattit les bords de la plaie avec une douceur terrifiante. Elle scella le pacte par la pression de ses paumes. Au-dehors, la cité-labyrinthe poussa un long gémissement de métal fatigué. Il n'y avait plus de Dorian, plus de Léna pour le contempler. Il n'y avait qu'une seule plaie, une unique tache d'encre absolue dévorant la lumière, une cicatrice devenue leur seul foyer. Le vide avait tout remplacé, laissant place à une éternité partagée, œuvre finale écrite dans la négation de leur sang.

Chapitre 15

Le Noir Absolu

L'Atelier des Cendres ne respirait plus que par les pores de ses murs suintants. Une expiration de pétrole et de poussière froide collait à la gorge, transformant l'air en une mélasse opaque. Entre ces parois de pierre brute, chaque geste de Léna fendait un linceul invisible. Elle fixa la fiole posée sur l'établi. Ce pigment n'était pas une couleur ; c'était une absence, un trou noir liquide capturé dans le verre. Ses doigts, tachés jusqu'aux jointures, tremblaient. Ce n'était pas de la peur. C'était une impatience de prédatrice, une faim dirigée vers la seule proie qui comptait encore.

Il était là, adossé contre le pilier central. Une silhouette de nacre et d'ombres s'effilochant à la lumière crue de la lampe à huile. Il était le Gardien de l'Oubli, un éclat de nacre perdu dans la crasse, et chaque seconde où Léna ancrerait son regard dans le sien agissait comme un acide sur sa peau diaphane. Le martyr souffrait. Elle sentait l'agonie de son existence à travers les battements désordonnés de son propre cœur. Plus elle l'aimait, plus elle le tuait. Cette certitude lui parcourait l'échine comme une décharge.

— Tu t'effaces, murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un râle étouffé par l'humidité. Elle s'approcha, l'aiguille de tatouage entre les doigts. Une pointe d'argent, effilée, prête à violer le silence. Le pigment n'attendait que le contact de la chair pour entamer son œuvre de dévoration. L'homme ne bougea pas. Ses yeux vides fixaient le plafond où des gouttes de goudron menaçaient de tomber. Il savait. Toute résistance était inutile face à la volonté de celle qui l'avait choisi pour sacrifice.

Léna posa sa main libre sur son torse. Elle sentit le relief des côtes sous une peau si fine qu'elle paraissait faite de fumée. Elle plongea l'acier dans la fiole, observant la goutte sombre s'accrocher au métal. Un acte de profanation pure. Une mutilation nécessaire pour que le souvenir de cet être spectral ne soit jamais balayé par les vents de la cité-labyrinthe.

— Ne me regarde pas avec cette pitié.

Elle enfonça la pointe dans la chair tendre de la clavicule. Un tressaillement violent le secoua. Le premier trait fut une déchirure d'un noir absolu, une cicatrice immédiate absorbant la faible clarté de la pièce. Il laissa échapper un soupir d'agonie, ses mains se crispant sur le bois vermoulu. Le pigment s'infiltrait. Il brûlait. Léna ne s'arrêta pas. Son geste était chirurgical, précis, guidé par une obsession qui dépassait l'entendement. Elle ne dessinait pas ; elle incorporait. Elle faisait de ce corps le parchemin de sa propre démence.

Piquer. Tracer. Posséder.

L'odeur de la peau piquée et celle du pétrole se mélangèrent en une effluve entêtante. Elle traçait des motifs complexes, des entrelacs de ténèbres rampant sous la surface. Des chaînes de carbone pour le lier définitivement à ce monde. Elle se sentait revivre à travers sa destruction. Elle sculptait son idole dans la douleur, savourant chaque perle de sueur sur le front de son amant.

Le silence devint une présence lourde, un couperet suspendu. Léna savait qu'en terminant, elle signait l'arrêt de mort de sa proie. Elle le condamnait à une éternité de souffrance gravée dans la matière, mais elle s'en moquait. Dans son esprit ravagé, il valait mieux un être torturé et éternel qu'un homme libre et oublié.

Elle releva les yeux. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Elle vit une lueur de gratitude mêlée à une horreur infinie. C'était leur vérité toxique : il était

la proie consentante, elle était la prédatrice qui ne savait aimer qu'en détruisant. Le pigment continuait de se répandre, une tache huileuse grignotant la lumière.

La dernière ponction ne fut pas un cri, mais un craquement sourd. Le bruit d'une réalité qui se fend sous le poids d'une encre trop lourde pour ce monde de décombres. Léna retira l'aiguille avec une lenteur sacrilège. Le noir s'enroulait autour des fibres musculaires comme un lierre de goudron étouffant la vie. Il ne luttait plus. Ses pupilles s'étaient dilatées jusqu'à ne former que deux puits sans fond. Elle caressa la peau boursouflée, sentant la vibration glaciale du néant s'insinuer dans les veines, transformant le sang en une huile épaisse.

Elle s'assit sur ses talons, le souffle court. Les murs semblaient se rapprocher, poussés par l'appétit de la cité. La silhouette commençait à perdre sa consistance, ses contours mangés par l'ombre injectée. Elle avait voulu le fixer, mais le pigment était un parasite affamé. Pour que le souvenir soit pur, le support devait disparaître.

— Tu n'es plus qu'à moi.

Le corps se délita en une poussière de carbone volatile. Là où ses mains avaient pressé le bois, il ne restait que des taches d'encre. Léna resta immobile, les bras ballants, laissant les dernières parcelles de l'être qu'elle avait détruit s'évaporer entre ses doigts. Le silence qui suivit fut d'une violence inouïe.

Elle baissa les yeux sur ses propres bras. Le pigment n'avait pas disparu. Les entrelacs de ténèbres s'étaient transférés sur sa peau, s'incrutant dans son épiderme. Elle était devenue le tombeau. Chaque mouvement réveillait la douleur de la piqûre, une agonie sourde qui lui rappelait qu'il était là, enfermé sous sa surface, digéré par son obsession.

Elle s'allongea sur le sol poisseux. La cité-labyrinthe continua de gronder au-dehors, indifférente à l'extinction. Léna ferma les yeux, savourant le vide immense.

L'obscurité finale avait tout gagné. Dans ce silence de sépulcre, elle n'était plus qu'une relique, le dernier témoin d'une beauté que même l'oubli n'oserait plus toucher.

FIN

Merci d'avoir lu "L'OUTRE-NOIR : SACRE DE L'ABÎME"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)